

LA RETIRADA ***CHEMINS D'EXIL***

JOSE POBLA

CE QUE J'AI VECU EN UNE ANNEE,
A L'AGE DE 11 ANS,
DE FIN JANVIER 1939 A FIN JANVIER 1940

DE GIRONELLA A PRATS- DE-MOLLO (Pyrénées-Orientales)

Je suis né le 19 avril 1928 à Olvan, en Catalogne espagnole. Avec mes parents, nous habitons à Gironella, village de quatre à cinq mille habitants. Mon père travaillait dans une petite gare où passait un train de voyageurs et de fret qui allait de Barcelone à Fígols, un site minier proche de Gironella. Il déchargeait les wagons remplis de matières premières qui devaient être livrées en camion dans les usines textiles tout le long du Llobregat. Ma mère travaillait dans une filature à Cal Bassacs. Pour ma sœur et moi, c'était l'école et le jeu. Le lieu-dit La Font de l'Ermita était notre endroit préféré pour jouer avec mes copains. C'était une fontaine très renommée pour la qualité de son eau. Beaucoup de personnes de Gironella, en été, venaient avec leur *càntir* (cruche en terre) chercher cette eau très fraîche. Aujourd'hui, paraît-il, elle est classée non conforme, à cause de toutes les porcheries installées en amont.

Le coup d'État franquiste, juillet 1936 et la révolution de tout un peuple, la guerre, pour nous, les enfants, ça ne voulait pas dire grand-chose, mais je remarquais des bouleversements dans le village. Par exemple, les volontaires qui montaient dans le petit train et qui partaient à Barcelone pour aller au front, en

chantant « *A las barricadas* ». Je me souviens aussi quand tout a été sorti de l'église et que le mobilier a été brûlé sur la place du village. Mon père nous a expliqué qu'on avait protégé un curé parce qu'il avait eu un comportement très humain. On ne tuait pas systématiquement les curés en Espagne. La guerre, la révolution et les idées libertaires ont entraîné une transformation radicale dans nos vies.



La briqueterie où travaillaient mes oncles en 1935

Mon père n'a pas dû partir au front, je ne sais pas pourquoi, mais il avait une bonne raison pour ne pas y aller, car on ne l'a jamais inquiété pour cela. Il a laissé tomber son travail pour aller collectiviser deux fermes. Mon oncle, lui, travaillait dans une briqueterie et il a fait la même chose. Ils militaient tous les deux à la CNT (Confédération nationale du travail). À Gironella, ce syndicat libertaire était très fort et il luttait pour l'autogestion, pour gérer autrement le travail et l'économie. Mon père et mon oncle avaient des idées très simples mais très claires dans ce sens-là. Ils y croyaient vraiment. C'est ainsi qu'avec d'autres camarades de la CNT, ils sont allés collectiviser et autogérer deux fermes à Gironella (Can Gironella et Can Gelis). Les deux propriétaires pouvaient rester

s'ils acceptaient les conditions de l'organisation, c'est-à-dire qu'ils ne se considéraient plus comme les patrons, mais qu'ils feraient partie du groupe avec les mêmes devoirs et les mêmes responsabilités que les autres. Ils ont refusé. Je me rappelle avoir vu les hommes et les femmes de cette collectivité travailler avec enthousiasme et responsabilité. Pendant presque trois ans, ils ont défriché des terrains, ils ont semé et récolté du blé, des pois chiches, des lentilles, des pommes de terre et toutes sortes de légumes. Ils ont même cultivé des cacahuètes ! Au village, il y avait une coopérative où tous les produits de la collectivité étaient entreposés. Et les gens allaient s'y approvisionner. Une partie des produits était destinée aux échanges avec d'autres collectivités : elles ne produisaient pas toutes la même chose et il y avait beaucoup de troc, car l'argent ne circulait pas ou très peu entre elles. La coopérative de Gironella était gérée par un secrétaire ; c'est lui qui s'occupait de recevoir les habitants du village qui venaient s'approvisionner.



Battage du blé dans une des collectivités à Gironella

Fin janvier 1939, c'était une réussite à tous les points de vue. Chacun prenait son rôle très au sérieux. Tout était décidé au cours des assemblées, où la collectivité discutait des travaux à faire pour la bonne marche des deux fermes.

Les accords étaient collectifs, personne n'imposait rien à personne. Il me semble qu'il y avait en tout une quinzaine d'ouvriers, dont une partie, comme nous, vivait à l'extérieur des fermes.

Fin janvier 1939, ce fut aussi la fin de cette merveilleuse expérience qui aurait dû aboutir à un autre futur, plus juste et plus égalitaire, dans le monde du travail. Le 26 janvier, les troupes franquistes entraient dans Barcelone et, sans perdre de temps, il fallait partir : des personnes moins engagées ou même pas engagées du tout dans le syndicalisme ont été fusillées dans mon village.

Je jouais avec mon copain quand je vois surgir ma mère, tout affolée, qui me prend par la main et me dit : « Vite, vite, il faut partir ! » Je n'ai revu mon copain que quarante ans plus tard et il m'a dit que, ce moment-là, il ne l'avait jamais oublié. Ma grand-mère et ma sœur nous attendaient sur le pas de la porte avec deux petits baluchons. Je ne suis même pas rentré dans la maison. Sur la route de Gironella à Vic, au lieu-dit Cap del Pla, deux autres familles de la collectivité nous attendaient avec deux charrettes attelées à des chevaux ; il y avait aussi un petit cabriolet tiré par un âne. Les charrettes étaient chargées de graines et de matériel agricole, car l'idée était de collectiviser une ferme du côté d'Olot. Nous avons pris la route et mon père nous a rejoints par des chemins un peu plus tard. Il emmenait les quatre vaches de la collectivité.

Nous avons fait la première halte chez mon parrain à Sagàs, au lieu-dit Cal Teixidor. C'est la dernière nuit que nous avons passée dans un lit. Le lendemain, la longue marche a repris par étapes : Prats de Lluçanès, Sant Quirze de Besora, Ripoll. La nuit, nous nous arrêtons pour nous alimenter et nous dormions sous une bâche tendue entre les charrettes, dehors, dans le froid.

À Ripoll, nous nous sommes donné un temps de répit pour prendre une décision. Nous voulions prendre la route vers Olot, afin de continuer l'expérience qui avait si bien réussi à Gironella : l'autogestion. Seulement, voilà, les troupes franquistes progressaient dangereusement. Alors, sans hésiter, il fallait prendre la route vers Camprodon, en direction de la France. À aucun

moment, nous n'avions pensé que nous devrions nous exiler en France, mais nous n'avions pas le choix.

Nous étions tous dispersés dans Ripoll quand, tout à coup, les sirènes se sont mises à hurler. Tout le monde criait : « Ils vont bombarder ! Ils vont bombarder ! » C'étaient les avions fascistes qui survolaient la ville. Les gens couraient de toutes parts à la recherche d'un abri. Ma sœur et moi, nous courions en donnant le bras à ma mère, nous cherchions ma grand-mère, quand, tout à coup, ma mère a disparu dans un trou. C'était l'entrée d'un abri que nous n'avions pas vue. Nous étions plantés de chaque côté de ce piège, ma sœur et moi, quand un homme en est sorti avec ma mère dans ses bras, évanouie.

Par chance, ce jour-là, il n'y a pas eu de bombardement. Tout le groupe s'est retrouvé, mais il fallait à tout prix trouver un médecin pour ma mère. À l'hôpital de Ripoll, on lui a prodigué les premiers soins. Seulement, il n'y avait plus de lits, l'hôpital était complètement rempli de blessés et de malades. Ma mère est revenue à elle. Comme elle ne pouvait pas marcher, il a fallu trouver une solution : c'est dans un fauteuil en osier placé sur le cabriolet qu'elle a pu reprendre la route vers Sant Joan de les Abadesses.

Entre ce village et Camprodon, nous avons dû abandonner les charrettes, le cabriolet et les bêtes pour continuer la marche vers Camprodon et Molló. Il me semble qu'à partir de là, il n'y avait plus de route, ce n'était qu'une piste de terre, et il a fallu marcher, marcher et marcher. La nuit, un camion s'arrête et le chauffeur invite les enfants à monter pour leur éviter cette longue marche. Seulement les mamans n'ont pas voulu nous laisser partir tout seuls. Alors, une discussion très dure s'est engagée entre nos mères et le milicien responsable du camion. Ils sont arrivés à un accord : toutes les femmes se tiendraient à genoux et les enfants se mettraient à chanter à l'approche des contrôles. Ainsi, nous sommes arrivés à Molló. Mon père et ses camarades nous ont rejoints et la marche a repris vers le col d'Ares. Sur la piste de Molló au col d'Ares, je me souviens, beaucoup de véhicules et de camions étaient précipités dans le vide.

Les miliciens tiraient au pistolet sur les réservoirs d'essence pour qu'ils prennent feu, afin que les franquistes ne puissent pas les récupérer. Nous étions épuisés et ma mère suivait péniblement. C'est une colonne ininterrompue de gens de tous âges qui a atteint le col. Et là, nous étions en France. Dans le froid et la faim, nous sommes descendus vers Prats-de-Mollo. De loin, on entendait des cris, des pleurs. Nous nous demandions ce qui se passait. Nous avons compris à notre arrivée au pont. Là, tous les hommes étaient fouillés et sur le côté, il y avait un grand tas de fusils. Nous nous sommes joints à ces cris et à ces pleurs quand nous avons dû passer entre deux colonnes de gendarmes, qui nous ont séparés de mon père et de mon oncle en nous disant : « Allez, allez ! », les hommes d'un côté, et les femmes et les enfants de l'autre. La séparation fut brutale, et plus on avançait, plus on perdait de vue mon père, mon oncle et leurs camarades. Le soir, la longue marche s'est arrêtée là, à Prats-de-Mollo. À partir de ce moment-là, nous étions dans les mains des autorités et des associations françaises.

DE PRATS-DE-MOLLO A ARC-ET-SENANS (Doubs)

Très tard le soir, nous étions en gare de Perpignan. Comment y sommes-nous arrivés ? Je n'en sais rien. Je me souviens très bien que des personnes — appartenant peut-être à des associations — nous ont servi des boissons chaudes et du chocolat. Pour nous, les gamins, ce fut un grand moment. Depuis le temps que nous n'avions pas vu la couleur du chocolat...

Le soir même, on nous a tous embarqués dans un train. Le voyage a duré toute la nuit. Au petit matin, nous étions à Besançon, dans le Doubs. Je me souviens d'un grand local désaffecté. Nous avons tous notre place le long d'un grand mur blanc. Je crois que nous n'avions que de la paille et des couvertures pour dormir. Moi, je n'y suis resté qu'un jour ou deux, parce que j'étais malade, avec beaucoup de fièvre, et que j'ai dû rentrer à l'hôpital de Besançon pour quelque temps.



*Groupe de réfugiés à Besançon, avec ma mère et ma sœur
Il manque ma grand-mère, et moi qui étais à l'hôpital*

Après un séjour d'à peu près un mois dans cette ville, nous avons été déplacés avec une vingtaine de réfugiés. Heureusement, on ne nous a pas séparés des deux familles avec lesquelles nous avons fait toute la route de l'exil.

Et c'est au centre d'accueil de Morteau que nous avons eu la chance d'être reçus, par des gens merveilleux, pleins d'humanité. C'était la première fois depuis que nous étions partis de Gironella que nous dormions dans des lits, avec des draps blancs. C'était la première fois de notre vie que nous pouvions nous doucher, et nous recevions une nourriture très soignée et abondante. Lorsque nous avons eu la possibilité de faire comprendre à ces personnes que l'on nous avait séparés de mon père à Prats-de-Mollo et que, depuis, nous n'avions pas de nouvelles, une délégation est partie enquêter. Elle a trouvé mon père et mon oncle au camp de concentration d'Argelès-sur-Mer. Grâce aux coordonnées que ces gens nous apportaient, avec beaucoup d'émotion de leur part comme de la nôtre, nous avons pu rétablir le contact par des lettres.

Pendant notre séjour à Morteau, ma sœur était accueillie quelquefois dans des familles pour la journée. Moi, j'étais souvent malade et je n'ai pas eu cette chance. Nous avons séjourné là à peu près trois mois. Mais un jour, nos hôtes, très émus, nous ont communiqué que nous devions partir. Notre présence représentait certainement une charge très importante, surtout financière, pour la commune. Avant notre départ, ils ont voulu prendre une grande photo de famille.



Centre d'accueil de Morteaux 1939

Nous avons gardé un très bon souvenir de cet accueil. Après, nous

n'avons pas repris contact et je m'en veux un peu. Plus tard, vers 1990, je suis passé à Morteau sans l'avoir prévu, et je n'avais sur moi aucun nom et aucune adresse. J'ai demandé à plusieurs personnes et au syndicat d'initiative s'ils se souvenaient du passage de réfugiés espagnols dans leur commune en 1939. Personne ne se rappelait cet épisode. Ce n'est qu'à l'occasion du soixantième anniversaire de la *Retirada* que j'ai voulu reprendre contact.



*Groupe de réfugiés avec des habitants de Morteau
qui nous ont très chaleureusement accueillis*

Notre départ s'est effectué vers Pontarlier. Là, l'accueil a été totalement différent : plus de lits, et ça faisait un peu cantine scolaire ou plutôt réfectoire de caserne. Ce local ressemblait beaucoup à celui de Besançon. Les repas étaient collectifs et moins bons qu'à Morteau. Une famille de Morteau venait quelquefois et nous sortait du centre pendant toute la journée. J'en ai gardé une photo où je suis avec ma mère, ma grand-mère et ma sœur.



*Ma grand-mère, ma mère, ma soeur et moi
Pontarlier 1939*

Nous sommes restés là jusqu'à fin juin 1939 à peu près.

Un jour, nous avons dû de nouveau partir, direction Arc-et-Senans. Dans ce centre d'accueil, nous étions très nombreux. Je pense qu'on avait voulu rassembler tous les réfugiés des centres d'accueil du Doubs et du Jura, certainement pour les emmener vers une autre destination. C'est ce qui s'est passé : fin juillet 1939, l'ordre de plier nos maigres bagages est arrivé.

D'ARC-ET-SENANS AU CAMP DE CONCENTRATION

D'ARGELES-SUR-MER (Pyrénées-Orientales)

Le lendemain soir, tout le monde s'est retrouvé en gare d'Arc-et-Senans et a embarqué dans un train vers une destination inconnue. Le voyage a duré toute la nuit et, au petit matin, on nous a tous fait descendre sur le quai de la gare de Perpignan, où on nous a distribué des boissons chaudes. Des autobus nous attendaient pour nous conduire on ne savait où. Au loin, des montagnes : c'était les Albères. Et là, les femmes ont pris conscience que l'Espagne n'était pas loin, et elles ont eu peur qu'on nous fasse franchir la frontière et que nous nous retrouvions chez Franco. Je me souviens que nous, les gamins, nous étions collés au chauffeur de l'autobus parce qu'il parlait catalan, nous lui demandions où nous allions. Réponse : « Vous allez dans un endroit où vous serez bien accueillis, avec douches et tout le confort. »

Quelle ne fut pas notre surprise en voyant la mer, beaucoup de clôtures très hautes en fil de fer barbelé, des baraquements en bois, beaucoup d'hommes derrière les barbelés ! Des Sénégalais à cheval patrouillaient tout le long de la clôture. À ce moment-là, un cri a retenti dans l'autobus : « Le camp de concentration ! » Tout le monde avait compris. À cinq cents mètres environ du camp des hommes, le camp des femmes. Tous les autobus se sont arrêtés et on nous a conduits à nos baraquements. C'était début août, nous avons eu un grand choc en entrant dans les baraques surchauffées par le soleil d'été. Nous avons pris place tout le long des deux côtés de la baraque. Il devait y avoir vingt ou trente réfugiés dans chacune d'entre elles. Avec quelques couvertures et de la paille comme litière, nous allions passer six mois dans cette nouvelle demeure.

La vie au camp ? Elle était monotone. Collées contre les barbelés, des femmes ; au loin, dans l'autre camp, des hommes. Tout le monde criait un nom ou autre chose, ou faisait un signe de la main, mais c'était trop loin et personne ne comprenait. Alors nous, les gamins, nous passions des heures entières à ne

rien faire, à attendre les repas et à jouer entre nous, sur le sable. Je regardais la mer pendant des heures pour voir surgir des navires derrière la montagne des Albères qui plongeait dans la mer. Ils sortaient du port de Port-Vendres. Un de nos jeux favoris était de deviner ce qu'on allait nous donner à manger à midi, parce que le soir c'était toujours de la soupe et le matin du café au lait. Et celui qui devinait avait un gage. Le choix était vite fait, on nous donnait presque tout le temps la même chose : pois chiches, haricots, pommes de terre, riz. Et aussi des lentilles, et alors tout le monde criait : « Gare à vos dents ! », car il y avait beaucoup de petits cailloux dans les lentilles. Parfois aussi nous avions de la morue frite. Ce jour-là, c'était un peu la fête. Le soir, il y avait toujours de la soupe au pain. Moi, j'en gardais pour le matin, je préférais la soupe froide au café au lait. J'avais fait une découverte : la soupe, le matin, était froide et gélatineuse, et, comme on nous la servait dans une boîte en alu, je commençais, avec ma cuillère, à creuser par le milieu sans toucher les bords. Au fur et à mesure, la soupe descendait et, à la fin, la boîte restait toute propre. Pour moi, c'était un jeu et ma mère avait moins de vaisselle à faire. Pour laver la vaisselle, il n'y avait que des forages avec des pompes à main plantées dans le sable.

Un moment très désagréable et très inconfortable quand il y avait de la tramontane, c'était quand nous allions faire nos besoins. Le baraquement était sur pilotis. À l'intérieur, il y avait un plancher avec un trou et un grand bidon en dessous pour recueillir les excréments. Le vent s'engouffrait là-dedans et nous renvoyait tout le pipi dessus. Nous nous lavions comme nous pouvions, je n'en ai même pas souvenir.

Pendant tous les mois où il a fait beau, c'était supportable, mais en novembre, décembre, janvier, avec le froid et la tramontane, la vie au camp était très pénible.

Nous pouvions nous approcher de la mer, mais elle était surveillée par des Sénégalais qui patrouillaient à cheval. Mon père était au camp d'Argelès-hommes, et nous pouvions nous écrire. Un jour, il nous a écrit qu'on permettait

à des enfants de longer la plage pour aller passer une journée avec leur père. C'est ainsi que j'ai pu le revoir une fois ou deux au camp des hommes, où il me réservait toujours quelque chose à manger ; ma sœur n'y a jamais été. Seulement, très vite, on l'a transféré dans le camp du Barcarès. Souvent aujourd'hui, j'ai l'impression que c'était un rêve et pourtant ça s'est passé comme ça.

Je me souviens d'avoir été quelquefois à Argelès en groupes d'enfants, accompagnés par une surveillante. On devait y arriver par le lit de la rivière à sec. Pour quoi faire ? Je ne m'en souviens pas, peut-être pour prendre une douche ou pour nous faire sortir un peu. Les adultes ne sortaient pas. Dans le camp, tous les jours, un haut-parleur diffusait un texte de l'administration pour inciter les réfugiés à retourner en Espagne, chez Franco, en assurant qu'il ne leur arriverait rien. Et c'est ainsi que ma grand-mère est partie pour retourner à Gironella, où elle a été accueillie par la famille.

Mon oncle est sorti du camp pour être intégré dans une compagnie de travail.



*Réfugiés espagnols pendant la pause
Mon oncle fait partie de cette compagnie de travail*

Mon père est sorti du camp du Barcarès le 7 août 1939 pour travailler en tant qu'ouvrier agricole chez M. Jouanet, à Parigny-les-Vaux, dans la Nièvre. À la ferme, le travail était très dur et même inhumain, avec un patron sans aucun scrupule. Vu qu'il était nourri et logé, mon père devait travailler du lever au coucher du soleil, et même la nuit pour soigner les bêtes. Le travail était si pénible qu'il a fait la demande auprès du maire de la commune pour retourner au camp. Mais comme c'était un très bon ouvrier, le patron ne voulait pas le laisser partir et il lui a fait une proposition : « Tu restes et je fais le nécessaire pour faire sortir du camp d'Argelès ta femme et tes deux gosses. » Quel est le père qui aurait refusé pareille proposition ? Je pense qu'à ce moment, on retrouve des forces d'endurance au plus profond de soi-même.

DU CAMP DE CONCENTRATION D'ARGELES

A PARIGNY-LES-VAUX (Nièvre)

Fin janvier 1940, ma mère, ma sœur et moi, nous sortions du camp, direction Perpignan où des personnes nous ont pris en main. Nous sommes restés enfermés pendant un jour et demi dans un grand local, avec juste une petite lucarne, très haute, qui laissait passer un peu de jour. Il y a eu un moment où nous étions assez inquiets, car personne ne venait nous chercher. Le soir, on nous a sortis de là et on nous a emmenés à la gare de Perpignan pour prendre un train pour Pougues-les-Eaux, dans la Nièvre : le village où nous devions nous rendre, Parigny-les-Vaux, n'avait pas de gare. Nous voilà partis, avec seulement un sauf-conduit en main et sans un sou en poche. Comme seul bagage, nous n'avions qu'un sac en toile de jute qui contenait du linge pour nous trois. Nous ne connaissions pas un mot de français, nous ne parlions que catalan et quelques mots d'espagnol. Alors pendant tout le voyage, le sauf-conduit parlait pour nous et un billet de chemin de fer indiquait la gare où nous devions descendre. Nous devions faire confiance aux voyageurs. Cette confiance nous a joué un sale tour, car il fallait changer de train à Nîmes et nous nous sommes trouvés en fin de ligne : Avignon, Marseille, Lyon ? Nous ne l'avons jamais su. Des cheminots nous ont rendu visite dans le wagon où il n'y avait plus que nous comme voyageurs. Comme nous ne comprenions pas ce qu'ils disaient, et que seuls le sauf-conduit et le billet pouvaient parler pour nous, ils nous ont fait comprendre que nous n'étions pas sur la bonne voie pour aller à Nevers et Pougues-les-Eaux. Ils nous ont donné de quoi nous reconforter et, après avoir passé la nuit dans le hall de la gare, au petit matin, nous avons pris un train qui allait vers Paris et qui passait par Nevers. Cette fois-ci, les voyageurs ont été corrects : quand nous sommes arrivés à destination, ils nous ont dit de descendre.

Seulement, en cours de voyage, nous avons eu quelques désagréments. Nous avons rencontré un réfugié qui, lui aussi, sortait du camp pour aller

travailler dans une ferme. Comme nous, il voyageait avec un sac en jute où il avait tout son linge. Nous avons fait un bout de voyage ensemble. Il est descendu du train avant nous et il a pris notre sac au lieu du sien. Ce qui fait que nous nous sommes retrouvés avec ses affaires et lui avec les nôtres. Vu que nous n'avions presque rien, pour lui, ce fut un problème, et pour nous aussi.

Autre mésaventure : le contrôleur passe et nous demande le billet. Comme nous n'étions pas sur le bon train, nous avons eu droit à une amende de 490 francs, que nous avons dû acquitter à notre arrivée au village. Nous avons conservé la lettre de mise en demeure, ainsi que le reçu de l'acquittement de cette somme.

Arrivés à Pougues-les-Eaux, personne ne nous attendait à la gare, puisque nous avons un jour de retard. Nous avons présenté le sauf-conduit au chef de gare, qui a prévenu le propriétaire de la ferme où mon père travaillait pour qu'on vienne nous chercher. Ce n'est qu'après plusieurs heures d'attente que mon père est arrivé, à pied. Ce fut un grand moment d'émotion pour nous tous : nous nous retrouvions tous ensemble après une année de séparation. Mon père avait dû faire cinq kilomètres pour venir nous chercher et nous les avons refaits à pied, tous ensemble, pour rejoindre le village de Parigny-les-Vaux.

C'est à partir du 2 février 1940 que nous avons pu reprendre une vie commune, après une année de séparation.

Le jour de ces retrouvailles, la joie fut immense, mais ensuite notre vie est devenue très dure. À la ferme, nous étions nourris et logés — très mal — et, en contrepartie, le propriétaire, ce qu'il voulait, c'est que l'on travaille. Ma mère était encore très faible, à cause de sa chute à Ripoll. Il y avait des travaux pénibles pour les hommes, mais il y en avait d'autres, moins durs mais tout aussi pénibles, pour les femmes et pour les enfants que nous étions. Un jour, j'ai même eu droit à une gifle, parce que je ne réussissais pas à faire ce que le propriétaire me demandait. L'été, c'était les foins et la moisson, une vraie galère pour moi. Le patron était fort comme un Turc et moi, faible comme un jeune

roseau. Je n'arrivais pas à ranger tout le foin qu'il me passait sur le chariot.



*Ma première photo devant la ferme de Parigny-les-Vaux
après être sorti du camp de concentration*

Des voisins très charitables, et surtout des gens d'église, se croyaient obligés de faire quelque chose pour nous, les réfugiés. Ce furent des moments très pénibles pour mes parents. Mon père et ma mère étaient très bons et très faibles à la fois. Ils ne se sont pas opposés à ces gens-là, qui croyaient sincèrement agir pour notre bien. Nous sommes donc allés au catéchisme et nous avons fait notre communion, ma sœur et moi. Nous avions 9 et 11 ans, respectivement. Ce fut une fête, un bon repas avec, comme dessert, une crème comme nous n'en avons jamais mangé. Par contre, mes parents, j'imagine les mauvais moments qu'ils ont dû passer. Dur exil...

L'école communale, nous y allions, mais nous étions très souvent absents, parce que nous devions travailler à la ferme. En classe, j'ai été très marqué par les railleries de tous les élèves lorsque je devais lire à voix haute. Je ne savais lire qu'en catalan, je prononçais toutes les lettres. À la récré, on ne m'appelait pas par mon nom — qu'ils ne savaient pas prononcer : *José*, pour eux, c'était *Coché* —, mais le plus souvent par le mot que j'avais mal lu à l'école. Aller à l'école n'était pas non plus une partie de plaisir.

C'est le début de mon exil, de 11 à 12 ans

EPILOGUE

Ce n'est qu'en 1959 que j'ai pu suivre des cours du soir. J'ai obtenu mon certificat d'études primaires le 24 mars 1960 à Perpignan.



Groupe d'élèves avec le professeur des cours du soir

Aujourd'hui, j'ai soixante-seize ans.

Mon parcours et mon intégration dans la vie active n'ont pas été des plus faciles, mais j'ai toujours vécu ma vie intensément. J'ai toujours essayé d'être présent à toutes les manifestations que je croyais justes et enrichissantes. J'ai toujours cru qu'un monde meilleur était possible, tout simplement.

Je pensais, j'espérais, que nous serions les derniers des exilés. Et pourtant, l'actualité nous montre que nous ne sommes pas près de voir la fin des déplacements forcés de populations.

La fin des exils...

ANNEXES

Photos du col d'Ares (janvier 1939)	20
Sauf-conduit remis à mon père, Pedro Pobla, à sa sortie du camp d'Argelès-sur-Mer (recto)	21
Sauf-conduit remis à ma mère, Trinidad Pobla, à sa sortie du camp d'Argelès-sur-Mer (recto)	22
Sauf-conduit de ma mère (verso)	23
Amende de la S.N.C.F. et reçu	24
Mon certificat d'études	25